

aucun ne se prononce sur Francfort : étrange oubli, ou refoulement ?

Il est indiscutable, pour en revenir à la critique du modernisme, que l'impact de l'architecture moderne sur l'environnement et l'habitat n'a pas toujours été ce que les théories laissaient espérer, bien souvent le contraire. Mais cette considération n'est pas nouvelle. « *Les pionniers de l'architecture moderne, lorsqu'ils étaient encore jeunes, pensaient comme William Morris que l'architecture devait être un art du peuple pour le peuple. Ils voulaient répondre aux besoins de la collectivité au lieu de satisfaire les goûts de quelques privilégiés. Ils voulaient construire « la maison des hommes », édifier une « cité radieuse ». Or, ils n'avaient pas compté avec la bourgeoisie mercantile qui, très rapidement, s'empara de leurs théories pour les tourner à son profit. Le concept d'utilité fut identifié à celui de rentabilité. Les formes antiacadémiques constituèrent le nouveau décor de la classe dominante. Le logement rationnel se transforma en habitation minimum, la cité radieuse en grand ensemble, le dépouillement plastique en pauvreté. Les architectes des syndicats, des coopératives, des communautés socialistes, se mirent au service des marchands de whisky ou de poudre à laver, de la Banque et du Vatican. L'architecture moderne qui voulait participer à la libération des hommes, en créant le cadre d'une vie nouvelle, s'est transformée en une vaste entreprise de dégradation de l'habitat. L'architecture moderne qui annonçait la fin de l'apriorisme formel est devenue un jeu plastique pour initiés. L'architecture moderne qui avait l'ambition d'être un instrument de jouissance s'est métamorphosée en un moyen d'asservissement et d'aliénation des hommes. Il faut avouer que cette transformation d'un grand mouvement en son contraire est très déroutante. » (1)*

Par rapport à ce constat lucide, quelle est l'attitude des architectes postmodernes ? La visite de l'exposition montre bien que leur critique s'exerce

(1) Claude Schnadt, *Architecture et engagement politique*, conférence à l'école des Arts plastiques de Hambourg, 1967.

uniquement sur le plan de la forme, ou plutôt, plus précisément, des images, des signes architecturaux. Certains fondent leurs démarches sur la conviction que l'architecture moderne a utilisé des formes et conçu des espaces que la plupart des hommes n'étaient pas prêts à recevoir ni à comprendre, et que ça a fini par provoquer son rejet. Si l'on se tient au discours purement formel, il faut reconnaître que cette considération est en partie vraie : il est normal, d'ailleurs, qu'à chaque étape du progrès une certaine réticence se manifeste vis-à-vis d'une nouveauté, en particulier de la part de qui n'a pas assisté au long processus de recherche et de maturation dont elle ne constitue que l'aboutissement.

Il est vrai aussi, par contre, que, pour un certain nombre de produits (voitures, machines à laver, chaînes stéréo, etc.), l'adhésion des gens aux formes nouvelles qui leur sont proposées est beaucoup plus immédiate. Les fabricants, dans les pays capitalistes, ont tellement bien compris ce phénomène qu'ils se servent précisément de la recherche de formes « nouvelles » et du renouvellement systématique de l'emballage pour mieux vendre leurs produits. Il ne s'agit pas, ici, de faire le procès à la société de consommation ni aux mécanismes déformants du marketing (on pourrait toutefois se demander pourquoi les carrosseries des aspirateurs renvoient de plus en plus aux images de la science-fiction, alors que leur bruit reste toujours le même...) : mais, au-delà de tout ça, qu'est-ce qui nous pousse à abandonner notre rasoir électrique, alors qu'il marche parfaitement, pour le tout dernier modèle, sinon l'espérance, voire la certitude, que celui-ci fonctionnera mieux que l'autre ? Pourtant rien ne nous le prouve, on est tout simplement envoûté par une *forme nouvelle*, dans laquelle nous retrouvons, confiants, une certaine idée de *progrès*. Pourquoi donc cette *confiance* (qui, pour les objets de consommation, résiste même aux déceptions qualitatives) deviendrait-elle brutalement méfiance et rejet face aux formes, supposées nouvelles, de l'architecture moderne ? La question est sans doute extrêmement

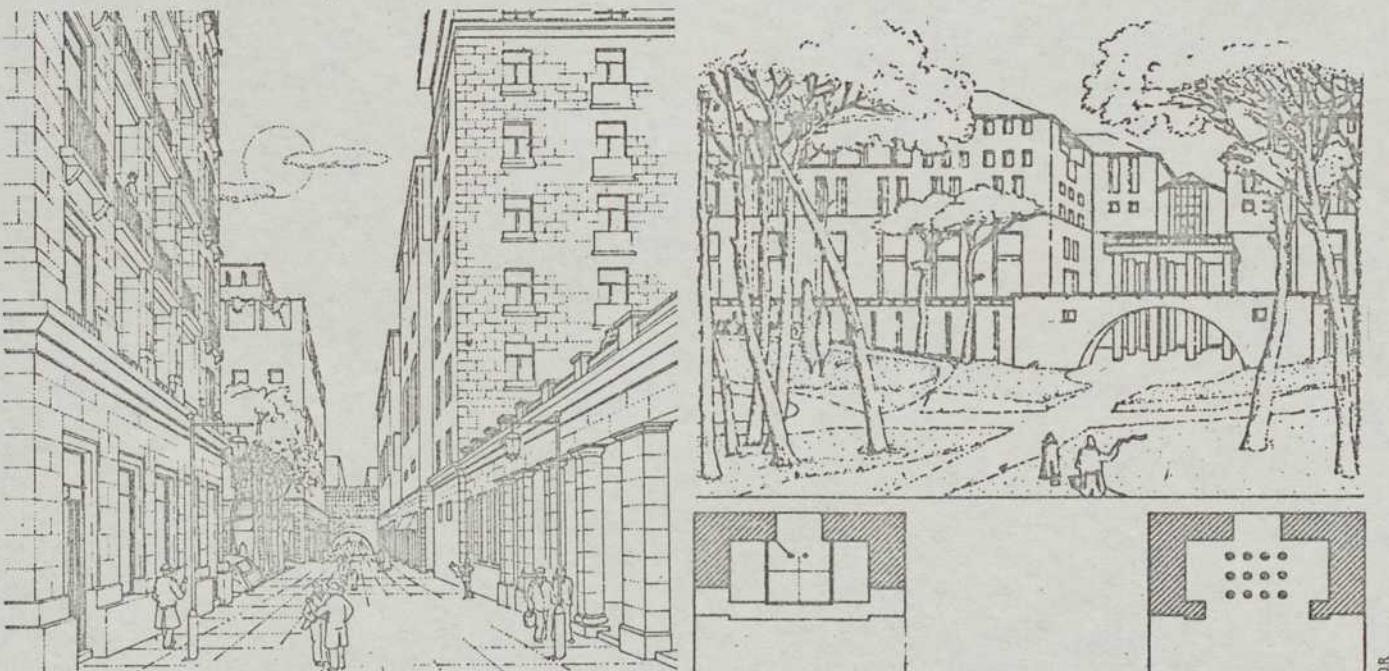
complexe. Le rapport de l'homme à son logement, son lieu de travail, sa ville, n'est pas comparable à celui qu'il entretient avec sa machine à calculer : on peut néanmoins observer que, s'il accepte avec enthousiasme et admiration la miniaturisation progressive de celle-ci, du moment où elle témoigne d'un progrès réel, il lui est difficile (et pour cause...) d'admettre le rétrécissement de sa cuisine en kitchenette si en même temps son séjour n'a pas, au moins, l'avantage d'une volumétrie plus riche (par exemple, la double hauteur sous-plafond des cellules de Le Corbusier). Ça pourrait être l'amorce d'une première réponse.

Mais les architectes, au lieu de s'interroger, de la simple constatation sur la rencontre manquée entre architecture moderne et grand public tirent directement une conclusion : il faut revenir à des formes « populaires », moins abstraites, à des *signes* dans lesquels les gens puissent facilement se reconnaître, se rassurer sur le monde dans lequel ils vivent, retrouver leurs racines.

Le fait de libérer les formes de toutes implications techniques et méthodologiques, pour leur attribuer cette lourde tâche de réconcilier les masses à l'architecture, conduit inexorablement à théoriser l'utilisation des « styles » les plus divers, tirés de l'architecture du passé, ou vernaculaire.

A partir des années 30, bien que dans des conditions historiques très différentes, l'URSS fut le théâtre d'une entreprise de ce genre. De toutes parts, même parmi les architectes modernes, on reprochait (très souvent à juste titre) aux architectes révolutionnaires constructivistes le côté utopique de leurs projets : ils demandaient, pour être réalisés, des performances techniques inouïes à une industrie du bâtiment à peine sortie d'une économie fondamentalement rurale, et, notamment dans le domaine de l'habitat, ils provoquaient un impact traumatique sur les masses paysannes, qui constituaient l'essentiel de la nouvelle population urbaine, voulant leur imposer brutalement, sans transition, un changement radical du mode de vie.

Profitant de ce débat déchirant, à l'intérieur de



De gauche à droite : La rue publique, l'accès à la rue Commines, l'accès à la résidence du Palace, le Perc.